

**Tableau noir**, de Michèle Lesbre,  
dessins de Gianni Burattoni,  
Sabine Wespieser éditeur, 96 p.,  
14 €

« Écrire sur l'école, c'est retrouver en désordre des moments, des doutes, et ce perpétuel sentiment d'être au plus près de l'essentiel, parce que l'exercice de ce métier continue de construire nos vies, tout en portant celles qui nous sont confiées », écrit Michèle Lesbre. Institutrice militante, puis directrice d'école, aujourd'hui à la retraite, elle a assisté à la métamorphose de l'école laïque au cours de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Ce récit d'une justesse épurée est aussi un tableau de l'évolution de l'enseignement, un tableau « noir », comme l'annonce le titre en trompe-l'œil.

« L'école est le miroir de la société », souligne la romancière. Avec nostalgie, elle retrace les étapes charnières d'un parcours jalonné de moments de grâce, mais aussi de contrariétés : « Ce qui reste de mes souvenirs d'école, ce sont les visages et les voix de mes institutrices lorsque j'étais enfant, les visages et les voix des enfants que j'ai croisés pendant ma carrière, cette irremplaçable expérience humaine. » Dans un métier aussi difficile auquel la nation tout entière est redevable, toute vocation, si enthousiaste soit-elle, est sans cesse menacée par le désenchantement. Michèle Lesbre l'évoque avec une grande douceur, sans amertume, dans un français fluide et limpide, comme celui de Colette ou de Marcel Jouhandeau. Cette « hussarde noire » de la République déplore les dommages que causent les directives d'un gouvernement de plus en

plus technocratique et éloigné des véritables problèmes de l'éducation : « Dans l'école de la confiance du ministre actuel, j'entends tout le mépris pour les enseignants, cette façon perverse qui consiste à faire des parents des clients. » À l'arrière-plan, en contrepoint de la vie scolaire, Michèle Lesbre esquisse à grands traits le décor d'un Paris bon enfant, si l'on ose dire, tel que l'ont décrit Jean-Pierre Melville, François Truffaut (dans l'immeuble duquel elle a d'ailleurs habité, rue Navarin) et Georges Brassens. Ce livre arrive à point nommé dans le lugubre contexte de la France contemporaine. Illustré par des silhouettes expressives de Gianni Burattoni, il est d'autant plus agréable à lire que l'édition de Sabine Wespieser est somptueuse et raffinée. Si les élèves manipulaient des livres de cette qualité et écrivaient à l'encre sur des cahiers au papier aussi souple et soyeux, peut-être redécouvriraient-ils avec joie le plaisir de déchiffrer et de tracer des signes.

› Lucien d'Azay